

## L'Ecole irakienne de Paris, entre nostalgie et espoirs.

Amira Souilem.

Qu'ils aient 3 ou 18 ans, ils se lèvent d'une traite à l'entrée de M. Hamoodi dans leur salle de classe. A son « *essalamu aleykom !* » ils répondent en cœur « *wa aleikom essalem !* ». Les élèves attendent que le Directeur les invite à se rasseoir pour le faire. Les professeurs, eux, profitent du passage de M. Hamoodi dans leur classe, pour le rassurer sur le niveau des élèves. « *Ils sont très bons* », lance un professeur de français au sujet de sa classe de primaire. « *Récite ta leçon à M. le Directeur !* » ordonne un professeur d'histoire à une de ses élèves de collège. « *Nous sommes la meilleure école arabe de Paris* » ajoute M. Hamoodi fièrement, en référence aux écoles algérienne, libyenne et saoudienne de la capitale.

Les Irakiens ont longtemps fait figure d'intellectuels au sein du monde arabe et le système scolaire irakien continue de jouir d'une excellente réputation malgré les guerres successives. Un proverbe arabe dit : « *Le Caire écrit, Beyrouth publie et Bagdad lit* ». C'est cette réalité désormais révolue qui continue de bercer un grand nombre de professeurs de l'école. Interrogée sur l'évolution de l'école au fil des années, Donia El Hachmi, professeur d'anglais depuis 1984 dans cet établissement, semble gênée. Cette petite femme aux cheveux et yeux noirs qui souriait quelques instants auparavant se fige et regarde autour d'elle : « *pas maintenant ...* ».

Ici, on offre une éducation de la maternelle à la terminale. Le niveau des classes s'élève à mesure que l'on gravit les étages. Du premier au troisième, on croise les mêmes grands yeux noirs vifs et joueurs. Anges et beautés d'Orient qui vous font oublier l'espace d'un instant que vous êtes dans le très chic XVI<sup>ème</sup> arrondissement parisien. Montée des marches. On découvre un bâtiment vaste mais mal entretenu. L'état des locaux trahit le manque criant de moyens. Depuis l'embargo décrété en 1991, le gouvernement irakien a cessé de verser toute subvention. L'école survit depuis avec les seuls frais de scolarité annuels acquittés par les parents d'élèves. Ceux-ci varient entre 850 et 1000 euros en fonction du niveau des élèves. La somme totale suffit à peine à payer le personnel de l'école. Quatorze professeurs enseignent ici. Interrogés sur leurs salaires, ils répondent par un rire étouffé. Qaïs Al Saadi, un ancien réceptionniste devenu professeur d'anglais dans l'école depuis deux ans, avoue pudiquement ne « *même pas toucher le SMIC* ». Pas de congés payés pour les professeurs. Ils ne sont payés que huit mois par an. L'école est criblée de dettes. Beaucoup d'élèves gardent leurs manteaux pendant les cours. Le chauffage, une dépense sûrement superflue.

Créée en 1974, cinq ans avant l'accession de Saddam Hussein au pouvoir, l'Ecole irakienne de Paris a été ouverte pour accueillir les enfants de diplomates irakiens à Paris. Leur nombre augmente sensiblement avec le resserrement des relations franco irakiennes sous Saddam Hussein. Depuis la rupture des relations diplomatiques franco-irakiennes en 1991, date de l'embargo sanctionnant l'invasion du Koweït, le nombre de diplomates irakiens à Paris a brutalement chuté. L'école prend alors un autre visage, les Irakiens y deviennent minoritaires. L'Ecole qui évolue au rythme des soubresauts de l'histoire irakienne est depuis lors panarabe dans le très large sens du terme. Sur 230 élèves inscrits à ce jour, une vingtaine seulement est irakienne. Dans ce Babel arabe à Paris, on trouve à la fois des enfants de diplomates ou expatriés arabes, des jeunes « *issus de l'immigration* » dont les parents ont souhaité qu'ils effectuent leur

scolarité en arabe et des jeunes filles voilées qui ont rallié cette école après qu'une loi a interdit le port du foulard dans les écoles publiques en 2004. Des couloirs et escaliers s'échappent des rires et discussions dans divers dialectes arabes : tunisien, syrien, irakien, algérien...

M. Saad Hamoodi s'affaire dans son bureau : il remplit des dossiers, répond au téléphone, range son bureau. Une jeune fille l'interrompt. Elle s'adresse à lui dans un mélange étonnant de français et d'arabe littéraire. La demoiselle est manifestement algérienne. Elle était chez le médecin et demande au directeur de lui délivrer le fameux sésame qui lui permettra de retourner en cours. Classique. Petit de taille, les cheveux et la barbe d'un blanc immaculé, M. Hamoodi qui fait figure de vieux sage s'exécute. Un grand drapeau irakien trône derrière lui, à sa gauche, conférant à son poste de Directeur de l'Ecole irakienne de Paris une certaine solennité. Nommé à ce poste par le Ministère de l'Education nationale irakien en mai 2005, soit un peu plus de deux ans après l'invasion américaine de l'Irak, il prend son métier très au sérieux. Arrivé en France en 1979 avec sa femme et ses deux fils aînés, cet ancien instituteur et inspecteur se lance à Paris dans une thèse en Sciences de l'éducation. Celui qui a obtenu le statut de réfugié politique en 1987 aura dû attendre le renversement de Saddam Hussein pour se rapprocher de l'Ecole irakienne qu'il dirige désormais.

« *L'école est laiiiiique* » insiste M. Hamoodi à plusieurs reprises. Les « *Allahu akbar !* » (Dieu est grand), « *Conseils pour être un bon Musulman* » et manuels d'éducation religieuse témoignent de la particularité de l'acceptation du terme de laïcité dans cette école. Cela fait longtemps que la laïcité est à l'Irak ce que le cléricalisme est à la France. Saddam le laïc s'est fait religieux à mesure que son pays s'enfonçait et appose au drapeau irakien la mention « *Dieu est grand* » en 1991 comme pour officialiser son statut de leader arabe et musulman. Le programme irakien est suivi à la lettre ici. Tous les cours sont dispensés en arabe. Un accent particulier est porté sur les sciences (chimie, mathématiques...) comme c'est souvent le cas dans les pays arabes. Le français et l'anglais y sont enseignés en tant que langues vivantes. Le Directeur est fier d'annoncer que tous ses élèves sont bilingues. Les « *sans interdiction* » que l'on peut lire affichés sur certaines portes de l'école mettent un bémol à la version officielle...

Malgré les difficultés actuelles, le Directeur veut rester optimiste. Il compte beaucoup sur le renouement des relations diplomatiques entre la France et l'Irak pour combler cette école en sous effectif. Ça ira mieux bientôt, c'est sûr, essaye il de se convaincre en montrant fièrement les dossiers d'inscription tout droit arrivés de Suède, des Pays-Bas et du Danemark. Ces trois pays ont accueilli de nombreux réfugiés et diplomates irakiens. Certains ont choisi d'inscrire leurs enfants à l'école irakienne de Paris, une telle institution n'existant pas encore dans leurs contrées d'exil. Les enfants reçoivent par correspondance les cours et passent les examens en France à l'issue de chaque semestre.

De la cantine s'échappent quelques notes. C'est la voix de Kadhem El Seher, chanteur irakien à succès : « *la la tetnahed, baad chweyé edhohka taoud* ». Ne soupire pas, tu retrouveras le sourire bientôt...